



© Musée du Pays de Laon

P Paul Marguerite de la Charlonie

Grand
collectionneur
d'art
antique

Portrait de Paul Marguerite de la Charlonie réalisé par l'atelier A. Liébert et fils à Paris.

Rien ne prédestinait le jeune Joseph Eugène Paul Marguerite, installé avec sa famille dans le quartier jadis très industriel du Marais à Paris, à devenir le plus grand collectionneur privé d'art antique de son époque en France. Passionné par l'art antique grec, il accumulera dans la seconde partie de sa vie plus de deux mille pièces, dont de nombreux vases et marbres, désormais visibles au musée de Laon.

Né le 18 avril 1844, deux ans après son frère aîné, de Justine Zénaïde Delacharlonny et de Louis Eugène Marguerite, un riche « négociant-commissionnaire », Joseph Eugène Paul Marguerite a suivi le parcours scolaire classique d'un enfant de bonne famille, chez les frères des Écoles chrétiennes d'abord, puis au lycée Charlemagne. Son procès-verbal d'admission à l'École impériale centrale des arts et manufactures de 1863 ainsi que son registre de promotion, conservés dans les archives de l'ECP, témoignent du fait que Paul Marguerite, qui prit la mécanique pour spécialité, fut un étudiant très brillant.

Un ingénieur chimiste très actif

Il sort de l'École avec un diplôme d'ingénieur en 1867, en étant classé septième dans sa

spécialité. Son père acquiert alors à son nom une fabrique d'engrais située à Urcel, dans le Laonnois, assurant ainsi à son fils cadet un certain avenir professionnel. Il s'agit d'une ancienne manufacture d'extraction de « cendres noires », utilisées dans l'agriculture – en plus des fumiers et de la chaux – qui s'était lancée, dès 1786, dans une nouvelle production industrielle : celle du sulfate de fer (désigné à l'époque sous le nom de couperose) et, à partir de 1808, de l'alun (sulfate double d'aluminium et de potassium). Ce dernier est utilisé principalement comme fixateur des colorants sur le tissu, mais aussi dans l'agriculture comme composant des engrais chimiques à côté du sulfate ferreux. Lorsque Paul Marguerite en prend possession, la fabrique vient tout juste d'être desservie par un chemin de fer, ce qui en favorise évidemment le développement commercial.

L'intérêt pour les engrais s'explique parfaitement par l'environnement parisien dans lequel Paul Marguerite a grandi : là où résidait son père, dans le Marais (au 12 rue de Paradis, aujourd'hui rue des Francs-Bourgeois), on a pu noter vers 1840 la présence d'un certain marchand-droguiste du nom de Lainé. L'homme, un peu inventeur, vendait des engrais naturels en les améliorant par des additifs chimiques. Marguerite père, avant d'investir une partie de sa fortune dans l'entreprise de son fils, devait connaître le marché. Peut-être a-t-il repris les affaires de Lainé ? L'École Centrale, qui plus est, était installée tout près, dans l'ancien hôtel Salé, rue de Thorigny. Tous les élèves, quelle que fût leur spécialité, y suivaient un cours de chimie industrielle où il était largement question d'alun artificiel et industriel.

Les archives démontrent un abandon progressif de la production des cendres noires à la fin du siècle au profit du sulfate de fer. Grâce à ce dernier, les dépliants publicitaires de la manufacture promettent une nette amélioration des prairies et des fumiers, par destruction des mousses et de la cuscute, et garantissent un effet bienfaisant sur les céréales, les vignes, les pommes de terre ou les arbres fruitiers. La manufacture vend alors les engrais tout préparés, que l'ingénieur améliore au cours de ses propres expérimentations sur ses terres, ses bois et ses vergers acquis au fur et à mesure dans la commune. Il publie aussi activement, sous le nom de Marguerite-Delacharlonny, les résultats de ses expérimentations et découvertes dans un bon nombre de journaux spécialisés de l'époque : la *Revue des industries agricoles*, le *Bulletin de la Société nationale de l'agriculture*, les *Annales de chimie et de physique*, les *Comptes rendus des sessions de l'Association française pour l'avancement des sciences* et surtout le *Journal d'agriculture pratique*. Un bordereau de l'usine conservé dans les archives du musée de Laon confirme la prospérité de l'usine : en mars 1893, 245 tonnes de sulfate de fer à usage agricole sont vendues sur une vente totale de 277 tonnes. Il y est précisé que mars était le mois phare des ventes. Si les expérimentations que réalise Paul Marguerite lui permettent d'améliorer ses engrais chimiques et contribuent à leur succès commercial, elles favorisent aussi le développement agro-industriel de la région de Laon, puis de l'ensemble de la France.

C'est pour cela que l'Académie des sciences attribue aujourd'hui un Prix d'économie rurale, d'agronomie ou de pédologie, appelé « Prix Paul Marguerite de la Charlonie, Nicolas Zvorikine et de M^{me} Albert Demolon » et représentant 1 500 euros. Le dernier a été décerné en 2009.

Prospère, l'homme élit domicile dans son domaine d'Urcel, où il s'active à la mairie en tant que conseiller municipal. Mais bientôt sa fortune et son esprit d'entreprise infatigable le poussent vers d'autres horizons. En 1896, quatre ans avant le décès de son père, il fait construire une belle villa au cœur de Nice. Et c'est précisément à ce moment-là qu'il se découvre une nouvelle passion.

Collectionneur d'art antique grec

La vie privée de Paul Marguerite peut être retracée grâce à ses nombreux écrits personnels sous forme d'agendas très détaillés, de lettres ou de cartes postales, comptes et quittances, photos, prospectus et même de dessins qu'il a soigneusement gardés, afin de les léguer à l'Académie des sciences (l'Académie des inscriptions et des belles lettres ayant renoncé à sa partie du legs), institution qui en a elle-même fait don au musée de Laon. Si ces archives n'ont jamais été entièrement dépouillées et systématisées, c'est grâce à Caroline Jorrand, l'ancienne directrice du musée, que la trentaine de boîtes a pu être au moins approximativement triée.

Une croisière en Méditerranée en 1898 constitue le premier repère de ce que représentera par la suite l'engagement total de Paul Marguerite : sa passion de la Grèce et notamment de la Grèce antique. Ses voyages en Méditerranée, à bord des premiers paquebots géants destinés aux touristes, deviendront ensuite réguliers et les œuvres d'art commenceront à s'accumuler dans son appartement du 21 rue Bonaparte, au cœur du très chic quartier parisien de Saint-Germain-des-Prés. Un six-pièces dans lequel il résidait avec ses parents lorsqu'il était étudiant et qu'il conservera après leur décès. Dans un de ses écrits conservés au musée, il affirme que c'est précisément à la mort de son père, survenue en 1900, qu'il avait acquis son tout premier objet d'art : un vase grec.

Si les documents d'archives attestent, à partir de 1900, parallèlement à son dévouement à l'art grec, un abandon de ses activités industrielles à Urcel, ce n'est qu'en 1914 qu'il quitte définitivement et brutalement sa demeure principale, au moment où l'ennemi allemand se rapproche. Son domaine agricole est alors entièrement brûlé. À cette époque il est déjà un habitué des cours sur l'art antique à l'École du Louvre. Il est particulièrement proche d'Edmond Pottier, figure marquante parmi les conservateurs du Louvre. Mais il fréquente également le monde fortuné du marché de l'art, à la recherche des pièces rares pour sa propre collection : il finit par réunir un bel ensemble de presque deux mille objets antiques, ce qui constitue à l'époque la seconde plus grande collection française d'objets de ce genre, après celle du Louvre. On peut suivre ses activités de collectionneur à travers ses correspondances avec les marchands d'art et ses nouvelles connaissances, en majorité des dames rencontrées dans les cours au Louvre et cultivant les mêmes passions. Pour l'ensemble de ces échanges, le collectionneur signe Paul Marguerite de la Charlonie, comme s'il souhaitait anoblir son nom.

Il possède déjà une très belle collection d'œuvres d'art et une réputation de collectionneur et de connaisseur d'art antique grec quand il présente, le 1^{er} juillet 1915, devant l'Association pour l'encouragement des études grecques dont il est membre depuis 1903, son projet grandiose de musée de l'Hellénisme. Si sa passion de la Grèce était née d'un émerveillement devant les œuvres et les ruines lors de ses voyages ensoleillés, l'invasion allemande lui donne



Usine d'Urcel appartenant à Paul Marguerite de la Charlonie, en 1903.



Portrait de Paul Marguerite de la Charlonie examinant un lécythe.

l'idée de mettre en parallèle la guerre franco-allemande et les guerres des Grecs contre les Perses du début du V^e siècle av. J.-C. « Notre situation ne correspond-elle pas à celle de l'Hellas au moment des Guerres médiques ? », déclare-il alors, en ajoutant plus loin : « Ce que les Hellènes ont fait pour échapper à l'asiatisme, nous devons l'exécuter maintenant chez nous contre la pensée allemande. » Son projet est de présenter une collection, la plus complète possible, d'art grec et de « mettre les créations de chaque siècle dans une salle spéciale ; puis placer dans chaque salle, d'un côté, toujours le même, les œuvres pures ; de l'autre, les copies et les imitations antiques [et enfin] en face, du côté des portes, les moulages modernes », en proposant un regard sur le développement de l'art grec, de façon simultanée à travers les différents moyens d'expression artistique : les vases, les terres cuites, la sculpture, en faisant reproche aux autres musées que

« l'éparpillement dans les diverses salles des œuvres d'art hellène leur rend bien difficile la comparaison des styles des diverses époques, des modes de travail, etc. » Malgré son argumentation : « pendant la paix on prépare la guerre, pendant la guerre on prépare la paix », le moment n'est pas propice pour défendre un projet d'un million de francs, et il reste sans suite.

Ceci étant dit, la collection de l'art antique que Paul Marguerite de la Charlonie avait réussi à constituer se distinguait non seulement par son importance, mais aussi par la remarquable qualité de ses pièces. Il avait notamment réuni un grand nombre de vases et de statuettes en terre cuite qui inondaient le marché de l'art parisien et qu'on pouvait même facilement acheter lors des voyages. Il acquit toutefois aussi une centaine de pièces en marbre : des statues, statuette et reliefs, souvent

fragmentaires, mais d'une qualité étonnante, attestant sa délicatesse, la pertinence de ses choix et son esprit à la fois commercial et économe, que confirme sa correspondance avec les marchands d'art. Ainsi était-il parvenu à son but qui était de trouver quelques « morceaux, parfois modestes, qui échappent au Louvre et n'en sont pas moins, souvent, les témoignages les plus magnifiques du génie artistique de l'Hellas ». L'accent de la collection est clairement mis sur la Grèce antique dont les originaux hellénistiques occupent une place importante. Hormis l'Attique, la provenance de ces pièces, connue seulement en partie grâce aux notices personnelles du collectionneur, est à situer dans l'Orient hellénistique, Rhodes ou Alexandrie par exemple. Toutefois, des œuvres grecques classiques et romaines provenant de la Méditerranée, de Rome à l'Asie mineure, sont également représentées en grand nombre.

Les legs de Paul Marguerite de la Charlonie

Au lendemain de la Grande Guerre, très affaibli par des problèmes de santé, l'ingénieur se rend à Laon afin de rédiger son dossier pour les dommages de guerre. Il obtient une réparation financière importante. C'est dans cette ville qu'il s'éteint le 26 octobre 1921.

Bien avant sa mort, Paul Marguerite de la Charlonie, qui n'avait pas d'héritier, avait préparé méticuleusement son testament : le 12 mars 1902, il en avait rédigé une première version qui fut par la suite dotée de plusieurs codicilles dont le dernier datait du 20 janvier 1920 et modifiait les dispositions du texte original. On y découvre que Paul Marguerite abandonna peu à peu son idée initiale de léguer sa collection entière au Louvre (ses remarques personnelles laissent croire qu'y travaillaient à son goût trop peu de chrétiens !). Il n'y légua ainsi que quelques pièces, plus un petit ensemble d'art moderne au musée de Sèvres et quelques objets d'art à des particuliers. La majorité de sa collection antique devait revenir à un seul musée avec, par ordre de préférence, le musée Guimet, le Petit Palais, le musée de Nice et quelques autres. Mais les premiers renoncèrent à ces legs, sans doute à cause des contraintes imposées dans l'acte testamentaire : garder la collection entièrement exposée, dans une salle désignée au nom du collectionneur-mécène. C'est sous ces conditions que la collection



© Musée du Pays de Laon

Paul Marguerite de la Charlonie (au premier plan à droite) lors d'un de ses voyages en Méditerranée.

Devant une torse antique de jeune pêcheur 68

Deux enfant d'Ionie, en tes yeux innocents
 Au bord de quelque fleur ayant jeli l'amour,
 Tu rapporlais, heureux et tout fier de ta force,
 Ces poissons, frais butin de tes efforts naissants.

Un artiste aperçut tes traits adoléscent,
 Comme un fruit savoureux qu'on voit de sondeorce
 Du marbre il sut tirer ce souple et joli torse,
 Qui revivait si bien tes gestes ravissants.

Ton visage sans doute en contemplant ta proie
 S'éclairait d'un rousne ou rayonnait de joie
 Les membres se courbaient en des contours enquis.

Mais tout cela n'est plus, un horrible barbare
 A privé l'univers d'un ouvrage trop rare
 Et maintenant de beaux larmes et deuil débris.

Mars 1914

Paul Marguerite de la Charlonie écrivait aussi des sonnets devant les objets de son admiration. Ici un poème de 1914 à une statue de jeune pêcheur de sa propre collection.

Paris le 4. Mars 1912

Monsieur,

Je vous enverrai demain le vase archaïque comme cadeau, si vous dépensez un peu d'argent pour le torse cela ne fait rien car cette sculpture mérite d'être bien présentée. Je cède cela à ce prix d'être pour vous être agréable. Je garantis antique grec.

Meilleures assurances de ma haute considération
 G. V. Youanopoulos
 36 Rue de Neuve

Exemple d'une lettre d'un marchand d'art antique adressée à Paul Marguerite de la Charlonie.

sera enfin acceptée, en 1936, par le musée municipal de Laon. Mises en caissons dans ses réserves, les œuvres échappèrent par miracle aux destructions et pillages de la Seconde Guerre mondiale, avant d'être exposées pour la première fois au grand public dans les années 1950. Une partie des vases grecs du legs a fait l'objet d'une publication en 1963 dans la collection *Corpus vasorum antiquorum*.

Le musée de Laon a ouvert ses portes en 1861, dans le cœur médiéval de la ville réputée pour sa magnifique cathédrale, mais ne fut implanté qu'en 1889 à l'emplacement actuel, dans un ancien collège construit sur une commanderie des Templiers, dont une chapelle du XII^e siècle subsiste dans le jardin. Récemment rénovée, la salle Paul Marguerite de la Charlonie occupe la partie principale du rez-de-chaussée. Une étude franco-allemande de l'ensemble des sculptures du riche collectionneur, restées pour la plupart inédites, a été récemment réalisée, sous la direction de l'université de Cologne et soutenue financièrement par la fondation Fritz Thyssen. Ce travail aboutira en 2019 à l'édition d'un catalogue raisonné de l'ensemble des marbres de la collection¹ et la rendra enfin accessible au milieu scientifique comme au grand public qui hésite encore à visiter Laon, alors que, comme l'écrivait Victor Hugo : « *Tout est beau à Laon, les églises, les maisons, les environs, tout...* » (V. Hugo, *La Fère*, lettre du 1^{er} août 1835, *Œuvres complètes II. En voyage*, librairie Ollendorff, 1910, p. 30).

Une question reste encore en suspens : des gisements d'alun naturel sont particulièrement nombreux dans certaines régions de la Méditerranée ; les plus importantes sont Tolfa et Viterbe en Italie, Constantinople, les îles grecques ou Alexandrie. Or il s'agit précisément de localités visitées par Paul Marguerite lors de ses croisières touristiques, après qu'il eut cessé son activité industrielle. Pour un certain nombre d'œuvres, les études préliminaires de sa collection attestent en effet une provenance de ces mêmes endroits au riche passé antique. Il faudra donc pousser les recherches pour voir si un lien peut être trouvé entre l'activité professionnelle de Paul Marguerite et son attrait pour l'Antiquité !

Karolina Kaderka, archéologue, historienne de l'art antique

1. Un travail réalisé par l'auteur de cet article, K. Kaderka, en collaboration avec P. Scheduling et sous la supervision de D. Boschung, Ch. Vorster et F. Queyrel.

Bibliographie :

P. Marguerite de la Charlonie, « Création à Paris d'un Musée de l'hellénisme antique et moderne. Nature – Arts – Littérature », *Revue archéologique*, 2 (1915), p. 228-235. J. de La Genière, *Corpus vasorum antiquorum Laon 1*, Paris 1963. A. N. Rollas, *Guide du musée de Laon*, Laon 1984. C. Jorrand, *La collection de Paul Marguerite de la Charlonie (1844-1921)* au musée de Laon 1937-1987, catalogue d'exposition, Laon 1988. G. Pluchart, « Cendrières et usines vitrioliques dans le département de l'Aisne 1753-1914 », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, 40 (1995), p. 81-109. R. Merrillees, « Musée de Laon II. Paul Marguerite de la Charlonie collector and connoisseur », *Cahiers du Centre d'études chypriotes*, 40 (2010), p. 23-28. K. Kaderka, P. Scheduling, « Die Skulpturensammlung des Paul Marguerite de la Charlonie im Museum von Laon », *Kölner und Bonner Archaeologica*, 6 (2016), p. 221-224. Documents inédits des archives.



Lors de recherches en 2018 sur une des sculptures de la collection de Paul Marguerite de la Charlonie, avec (de gauche à droite) François Queyrel (EPHE Paris), Christiane Vorster (université de Bonn), Karolina Kaderka (université de Cologne) et Dietrich Boschung (université de Cologne).



Le directeur du musée de Laon Rémi Bazin et l'assistante de conservation Morgane Reck avec Karolina Kaderka et Paul Scheduling lors d'une des rencontres d'études de la collection des marbres antiques provenant du legs de Paul Marguerite de la Charlonie, en 2015.